

UN BERBÈRE CHEZ  
LES IROQUOIS

## 8. Rencontres inopinées

**P**alsambleu ! Comme dirait mon double québécois, ce foutu voyage au pays des Iroquois est en train de me filer entre les doigts. Je m'explique ? Et non, je rabâche ! J'avais bien projeté de faire du tourisme tout en interviewant accessoirement des Algériens, mais pour le moment, j'entourloupe le plan en retrouvant des parents et des amis. Je le console en argumentant qu'ils sont eux-mêmes algériens. Et que, par conséquent, ils entrent dans mon propos.

J'ai réussi la prouesse de n'avoir rencontré aucun Québécois, hormis, le temps d'une transaction, les commerçants d'Anjou, les serveuses du McDo de Jean-Talon, le préposé à la vente de tickets à la station de métro Saint-Michel. Pas grand monde, au fond !

ceint le crâne de son ruban crénelé tout en exacerbant l'envie incontinent de gerber qui t'asticote. Je me lève. Je vais au balcon.

De ma tour de guet, j'observe la vie du quartier. Deux enfants font la course à vélo. Un jeune homme à la dégaine rasta sprinte après le bus. Un taxi stoppe devant la maison d'en face.

Une femme voilée, âgée, fait traverser la rue à des écoliers.

Dans une fulgurance, je repense à cette scène de *L'Etranger* où Camus décrit la rue de Lyon à Alger à partir des bruits captés par Meursault depuis son balcon. Ici, la rue n'est pas bruyante. Il n'y a même quasiment aucun bruit.

A croire que les enfants ne crient pas, que les automobilistes ne klaxonnent pas

Les enfants parlent de leur école, des camarades, des enseignants. Avec Naïla, qui veut tout savoir du journalisme, nous discutons, sans entrer dans les détails, de mon boulot. Je constate qu'elle a suivi ma trace sur le web. Elle a trouvé sur YouTube une conférence que j'ai faite jadis avec Fellag.

- Tonton, je te touche car tu as des ondes de Fellag, ce qui de façon amusante la conduit à poser une main sur mon bras.

Naïla est friande des spectacles d'humoristes. En tête de son hit-parade, Fellag et Abdelkader Secteur.

Vers 14 heures, on sonne à la porte. Un coup d'œil par la fenêtre et je reconnais la voiture de mon ami Hacène Zemani. Je me souviens qu'il était convenu qu'il passe me prendre.

- On va où ? m'interroge-t-il, une fois installé dans la voiture.

- Où tu veux, l'essentiel est de se balader.

Il me répond un peu surpris :

- Tu n'as pas dressé un plan de visite ?

- Si, mais j'ai raté le départ. Tout le reste suit ou plutôt ne suit pas. Bon, allez, cette fois, je le fais ! Emmène-moi acheter une puce.

Il démarre, direction la galerie commerciale d'Anjou, là où j'ai pris un café avec Yakouta et Kader l'autre jour. Un coup de volant et nous voilà sur cet immense parking à ciel ouvert. J'avais déjà remarqué un grand nombre d'enseignes internationales dans cette invraisemblable galerie. Des produits de luxe, vêtements, parfums, joaillerie, et des kiosques dédiés à des opérateurs de portables canadiens.

Ça schlingue la mondialisation avec, en prime, cette dictature des marques à laquelle la journaliste canadienne Naomi Klein a consacré un ouvrage, *No Logo, la tyrannie des marques* (éditions Babel),

Carnet de voyage canadien  
d'Arezki Metref

phénomène de la circulation des marchandises et de la domination des monopoles. La défiance à l'égard du consumérisme est l'une des caractéristiques du souverainisme québécois qui assimile le capitalisme marchand à l'influence américaine. «C'est l'extase facile made in USA», s'indigne le poète Lucien Francoeur.

Hacène me conseille une puce de l'opérateur Chatr qui offre le forfait le plus avantageux dans l'agglomération montréalaise. Miracle du capitalisme, la transaction se fait en 5 minutes. Il suffit juste de casquer. Le vendeur, magnanime, me met en garde contre les dépassements et notamment la tentation d'appeler en dehors de Montréal. Je dois gérer cela avec beaucoup de rigueur car tout frais supplémentaire serait à la charge de Hacène qui, faute pour moi d'avoir une adresse fixe au Canada, me sert de caution. Je lui fais part de mon immense gratitude de pouvoir disposer d'un téléphone.

NO LOGO  
NAOMI KLEIN

Que reste-t-il de no logo de Naomi Klein 15 ans après ?

J'ai beau essayer de m'organiser pour rationaliser mon temps, rien à faire. Je me rends compte que, comme la plupart des visiteurs algériens au Québec, je rencontre les témoins des différentes phases de ma vie. Incroyable ! Véritable album vivant dont je n'ai pas besoin de feuilleter les pages pour que jaillissent, à la surface de la mémoire des grégarités, les différents visages de la familiarité.

Sans exagérer, entre Montréal et Ottawa, j'ai vu des amis d'enfance, ceux de mon quartier, des camarades de l'école primaire, des coéquipiers de foot sur le bitume, des camarades de lycée, de fac, de boulot, du service militaire, des commensaux des bistrots borgnes d'Alger. Bref, comme sur un palimpseste, chaque figure me permet d'écrire une nouvelle page. Hier soir, en rentrant de chez Noureddine, j'ai quitté mon hébergement chez Ali pour revenir chez Hakima, à Anjou.

Matinée calme. Je tente de mettre un peu d'ordre dans mes notes ou plutôt, ce dont je m'aperçois douloureusement, dans l'insuffisance, voire l'absence de notes. J'essaye de me documenter sur internet. Je flemmarde quelque peu jusqu'au coup de fil d'un copain qui vient s'enquérir du lieu et de l'heure de la conférence que je suis censé donner deux jours plus tard. Censé ? Oui, c'est même, s'il en fallait une, la raison sérieuse de ce voyage, les autres raisons, connexes, se rapportent plutôt à des considérations personnelles de vacances.

Faut quand même que je finalise ! Je constate que mon texte n'est pas au point. Et puis pour ce propos qui allait porter sur «Ecrire en exil», un élément nouveau est survenu dont il faut que je tienne compte : le décès de Nabile Farès, l'écrivain de l'exil par excellence.

Levé vers 8 heures, j'y travaille jusqu'à midi et demi. Enfin, je bosse doucement. Je navigue sur le web, ce qui parfois me colle un effroyable mal de mer, accompagné de cette soudaine céphalée qui te

et que les moteurs des voitures sont silencieux.

Lyna, Naïla et Anes, les enfants de Hakima, rentrent déjeuner et je partage avec eux un repas qui me replonge dans les saveurs algériennes. Autre régal à la



Galerie commerciale d'Anjou.

même table, le partage avec Naïla qui m'appelle, comme je l'ai déjà dit, «Mon cher collègue», me rappelant ainsi qu'elle voudrait plus tard devenir journaliste.

référence en la matière et bible de l'altermondialisme.

Cette galerie, semblable à tant d'autres, ici, ailleurs, partout, résume le

J'essaye illico ma nouvelle ligne en appelant Saïd Brahimi qui doit nous rejoindre. Rendez-vous une heure plus tard à Jean-Talon.